

Déclassement

Pour Louise, à Rougemont - le 14 mai 1939

Louise,

Tu sais, je déteste ça. Je déteste écrire des lettres. Je me déteste moi-même. Je déteste de ne plus voir ton visage, de ne plus entendre ton rire, de ne plus goûter tes lèvres. Je déteste.

Alors, comprends-moi, je t'écris à contrecœur ; à défaut de te parler. Quelques larmes amères viendront peut-être gêner ta lecture, mais tu dois les excuser, ma perle, car c'est à toi qu'elles sont dédiées.

Je ne peux pas faire reposer la cause de mon tourment sur toi, tu n'es pas responsable de tout ça. Mais je ne peux nier mon malheur et mon mal-être, et je me devais de les partager. C'est difficile, et c'est vrai que c'est sûrement plus simple à l'écrit que de vive voix, mais comment, par ce moyen, te témoigner du ton rauque de ma voix, du teint gris de ma peau ? Conçois-le, ton absence n'a pas simplement créé un vide en moi, elle a tout pris et n'a laissé qu'un fragment de mon être qui vit dans l'apathie la plus totale. Ce fragment me servait autrefois à ne pas me noyer dans mes émotions, à m'en protéger en m'en éloignant ; jusqu'à notre rencontre bien sûr. Avec toi mes sentiments étaient libres, nous les partagions. Maintenant, cette apathie est tout ce qu'il me reste, elle me consume. La tristesse des premiers jours après ton départ m'a fatiguée et m'a laissée dans cet état brumeux.

Tu n'aimes pas les choses tristes, je le sais. Pardonne-moi pour la mélancolie de ma lettre, je te jure que j'essaie de la combattre ; mais, mon rayon de soleil, tu comprends, elle hante ma vie, et se doit donc de hanter cette lettre. Je ne veux pas te perdre, même si tu me paraît toujours plus lointaine, donc je vais te parler de choses heureuses, pour t'attirer ici à nouveau.

Mon amour m'a poussée à partager ton goût de la beauté et ton admiration permanente de la nature, qui ont été les seuls moyens de résister au néant dans lequel je me perds peu à peu. Malheureusement, maintenant, dès que je souris en regardant un oiseau voleter ou que je ferme les yeux pour mieux écouter le vent dans les arbres, je t'imagine faire la même chose, loin de moi. Ça me fait tout de même plaisir, et je m'amuse à t'imaginer danser parmi les fleurs.

Je te pardonne, tu sais, d'être partie sans moi. Je l'ai dit, ce n'est pas de ta faute. C'est d'ailleurs ce que je me répète chaque jour. En même temps, ce serait sans doute plus simple si ça l'était, ce serait plus simple d'être fâchée. Enfin, j'essaie de voir le bon côté des choses. Tu as quitté le pensionnat, je partage maintenant ma chambre avec une inconnue de Bâle, mais, au moins, mes parents ne m'ont pas encore mariée à un bourgeois qui ne m'aimera que le jour des noces. Je continue mes études, et j'espère toujours devenir un jour infirmière pour rendre service à tout le monde, aux pauvres comme aux riches, à ceux des campagnes comme à ceux des villes. Tu penseras sûrement que je suis un peu utopiste, mais c'est toi, il y a

longtemps, qui m'a appris à rêver et à sourire au travers des larmes. Je ne sais pas comment est ta vie à la montagne. D'ailleurs, je pense que je me fais des illusions. Je ne vais probablement plus jamais pouvoir te parler, te toucher. Tu es peut-être déjà mariée, avec un enfant en route. Tu m'as peut-être déjà oubliée. Ah ! Ces pensées reviennent. Ma rose des champs, sans toi, je suis envahie de pensées négatives. Tu m'es toujours apparue si positive... à quoi devais-je ressembler, dans mes plaintes habituelles ? Je me souviens, ces dernières semaines, ces ultimes jours avant que tout ne bascule et que tu me quittes. Je remarquais ton regard fuyant et tes sourires qui s'arrêtaient avant d'atteindre tes yeux. Tu savais que tu allais partir, parce que c'était la seule issue pour toi, et tu me l'as caché jusqu'au dernier moment. Au début, je t'en voulais. À présent, je t'en remercie. On n'aurait jamais pu vivre ensemble. Deux jeunes filles, venant de deux mondes différents, alors que le monde lui-même est en train de partir en éclats. Nous avons pu vivre des jours heureux ensemble, et je t'en remercie.

Je ne serai pas la personne qui te retiens dans cet univers qui n'est pas le tien, habité de vipères et langue de bois. Mais je t'en supplie, écris-moi une lettre, une lettre seulement, pour me dire que tout est fini. Pour mettre un terme à mes rêveries fantaisistes. Tu es partie sans dire un mot, sans un regard. Dis-moi au moins ce que tu ressens, pour que je me sente moins seules dans mes émotions, dis-moi n'importe quoi. Tu me manques.

Je te vois partout, dans la nature, dans mes cahiers pleins de dessins, dans mes partitions tâchées d'encre, dans mes meubles laqués. Tu représentes la beauté à l'état le plus pur. J'espère que ton futur mari saura la voir. J'espère qu'elle ne s'effacera pas au grès des difficultés que tu affronteras au cours de ta vie. Là, voilà les larmes. J'essaie de ne pas trop abîmer ma lettre. Elle me tient à cœur tu sais. Tout ce qui a trait à toi est mis sur un piédestal dans mon esprit. Si je t'avais dit ça en face, tu aurais rougi. Tu aurais caché ton visage entre tes mains qui ont connu la terre et tu m'aurais regardé à travers tes doigts. Comment vais-je pouvoir t'oublier ? Ton cœur est bon, mon aimée, ne l'oublie pas. Écoute-le, il te donnera de meilleurs conseils que qui que ce soit d'autre. Ne m'oublie pas non plus. Je ne sais pas si je t'en demande trop, tu n'as jamais pu me le dire. Je continuerai à t'écrire, jusqu'à recevoir une réponse de ta part ou mourir. Ce ne sont que des rêveries naïves de jeune fille, je le sais. Je veux te réciter mille poèmes, t'écrire mille lettres, t'offrir mille fleurs, te faire mille caresses. En attendant, je t'envoie cette lettre pour te déclarer mon amour trop grand pour être résumé en quelques lignes. Ton amour pour moi, comment est-il ? Existe-t-il encore ? Réponds-moi, je t'en conjure, car je ne supporterai pas plus longtemps ce silence assourdissant que tu m'infliges. Je t'aime.

Anaïs

Louise ?

Les lettres coûtent cher et mettent du temps à faire leur chemin, mais mon cœur saigne un peu plus chaque jour que je passe à attendre ta réponse. Si tu m'aimais vraiment, tu me répondrais, non ?

Ici (si seulement ça t'intéresse) rien n'a vraiment changé. Le pensionnat est toujours aussi triste. Je me rends compte maintenant que ça a dû te dépayser quand tu y es arrivée il y a bien longtemps... Toute cette grisaille comparée aux couleurs éclatantes que l'on retrouve loin des villes. Les fermes que je vois lors de mes séjours de santé à la montagne m'impressionnent toujours : leur architecture si caractéristique et les fleurs aux balcons sont magnifiques. Ta maison est-elle belle ? T'y sens-tu bien ? Je ne te l'avais pas demandé dans ma dernière lettre, j'espère que tu sauras me pardonner.

Toutes les enseignantes et les diaconesses se lamentent de ton absence comme moi. Toi seule aurais pu nous remonter le moral pendant ces heures de plus en plus sombres. Je ne sais pas comment on se passe les nouvelles chez toi, mais tu as sûrement dû entendre les horreurs qui se déroulent chez nos chers voisins germaniques. Dieu sait ce qui se serait passé pour nous deux là-bas, je n'ose y penser.

Pourtant, je ne veux pas t'envoyer une lettre trop « adulte ». Restons jeunes tant que l'on peut... À ce propos, l'es-tu toujours ? Je ne sais pas pourquoi exactement tu as dû retourner vivre chez toi, mais je suppose bien que c'est pour travailler, te marier et avoir des enfants. Après tout, une fille ne devrait pas recevoir une telle éducation, n'est-ce pas ?

Me revoilà qui parle de choses tristes sur notre société. Je suis vraiment désolée, Louise chérie, mais, tu comprends, je ne sais pas quoi te raconter pour retenir ton attention. Je veux juste que tu me répondes. Je te l'ai dit précédemment, je ne veux qu'une lettre, ne serait-ce qu'un petit mot, tu ne peux m'écrire que ton prénom, ou le mien, ça m'est égal, écris-moi quelque chose, quoi que ce soit, je t'en supplie.

Comment savoir si tu vis encore, si tu te portes bien, dans ces conditions ?

Je t'ai toujours aimée, ne l'oublie pas.

C'est assez incroyable, je finis ma lettre comme la dernière fois. Je suppose que mes sentiments reviennent sous ma plume dès que j'arrête de parler de politique. J'espère aussi que tu remarques plus ce qui arrive à la fin de la lettre, car les mots d'amour sont les plus importants.

Alors remémore-toi ceci : je t'aime, écris-moi.

Merci.

Anaïs

Louise, j'en ai marre. Comment expliquer l'aspect si mélancolique de l'amour et le fait que... tout était faux. Je ne t'ai jamais aimée. Si. En fait si. Je veux te dire la vérité. Je suis une personne horrible. Je suis partie du pensionnat. J'ai séduit un gars au hasard parce que je m'ennuyais et que tu as pris avec toi la dernière part d'humanité qui me restait. Je l'ai rencontré sur la route, et j'ai réussi à le convaincre de m'emmener avec lui, quelque part, où il veut. J'ai cru que j'étais triste, mais je vais l'avouer, ton départ ne me fait plus rien. Tu te rappelles ma première lettre, l'apathie, tout ça. C'est devenu du cynisme. Je veux m'échapper de cette vie, échapper à mes souvenirs et à l'amour écœurant que je ressentais pour toi et qui a détruit ma vie. Je ne veux plus laisser aux autres le pouvoir sur ce que je ressens, alors je ne ressens plus rien. C'est moi qui ai le pouvoir maintenant. Je ferai tout pour vivre ma vie comme je le veux, la colère qui s'est accumulée dans mon âme a désormais pris le contrôle, et je n'ai plus envie de la combattre. Elle me mène et me guide, et j'espère qu'elle prévoit pour moi un meilleur futur que passé. Toutes ces années au pensionnat m'ont trop affectée. Je te détestais pour être partie, mais tu as fait la bonne chose. Enfin, toi, tu es bloquée dans tes montagnes avec ton petit mari de merde, qui va mourir à la guerre à nos portes de toute façon. Amuse-toi bien quand même, et pense à moi à l'enterrement.

Joyeuse vie,

Anaïs

Mademoiselle,

Je me présente : je m'appelle Guillaume, j'ai 19 ans, et je vais bientôt épouser Louise. Je suis désolé si ma manière de parler vous paraît brute et que mon écriture est mauvaise, mais j'ai seulement reçu une éducation minimale, je sais lire la Bible.

Je pardonne à Louise d'avoir été avec une femme, car je l'aime tout comme vous, mais je vous demanderais d'arrêter de nous envoyer des lettres s'il vous plaît. Je ne veux pas vous laisser vous poser des questions, alors je vais vous informer sur l'état de ma fiancée. Elle va bien. Elle a l'air de trouver du plaisir à s'occuper des vaches à lait. Peut-être qu'un jour, quand vous serez mariée et que vous aurez oublié cette histoire, vous viendrez avec votre mari et vos enfants pour goûter notre fromage d'alpage.

Il ne faut pas dire que Louise est malheureuse et qu'elle a été forcée par sa famille à venir s'installer ici avec moi. Elle l'a fait de son propre chef, et je n'ai pas l'impression qu'elle le regrette. Son éducation a été écourtée c'est vrai, mais elle ne s'en servira de toute façon pas trop ici. Je suis content qu'elle sache les mathématiques, ça m'aide à tenir mes comptes pour nos ventes et nos biens. `

Je ne sais pas si elle vous aime toujours, mais sachez qu'elle ne vous répondra pas. Elle ne peut plus revenir en arrière, elle a fait son choix et c'est ici que s'arrête sa route. Si ça peut vous rassurer, nous avons un chien avec qui elle passe beaucoup de son temps et qu'elle semble adorer. Elle n'a pas l'air trop malheureuse.

Je ne pense pas que je devrais vous parler plus et je vous laisse maintenant, c'est mieux pour tout le monde si on ne communique plus, au moins pour le moment. Je vous souhaite bonne chance pour vous trouver un mari, et j'espère que vous vivrez la vie que vous voulez vivre.

Au revoir,

Guillaume Bouvier.

